

CONCOURS DE NOUVELLES 2017

SUR LE THÈME

eau

LES NOUVELLES PRIMÉES

Concours de nouvelles de l'Université Paris 8
Recueil des nouvelles primées 2017

Eau

1er prix

La toute petite sirène – Virginie Maronne p.3

2ème prix

L'imprévu – Florent Vivarelli p.9

3ème prix

La balade au lac – Amélie Sudrot p.15

1er prix

La toute petite sirène

Virginie Maronne

La toute petite sirène

Myriam se réveilla en sursaut, envahie d'images abyssales. Eau salée grise et poisseuse... Sueur d'algues et de plancton collés à son corps... Frôlements écailléux donnant le frisson. Son dernier rêve n'avait qu'une image : une baleine-cyclope à l'œil de braise l'engloutissait dans la touffeur de ses entrailles fétides. Les cheveux noirs et épais de Myriam étaient plaqués dans son dos moite. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'elle n'était pas dans son lit. L'odeur de la pièce, le grain du tissu des draps, la luminosité, les bruits ambiants, l'emplacement des masses sombres des meubles, ainsi que le minuscule phare rouge de la veilleuse de la télévision pointé sur elle : tout était inhabituel.

La veille, Myriam avait pris à l'aéroport Charles de Gaulle le vol Air France 1050, à destination de Copenhague. Elle avait atterri à 19h35 et pris un taxi pour le 71 Nyhavn Hotel. Elle avait choisi cet hôtel parce qu'il était bien situé, en plein cœur de Copenhague et à seulement sept cents mètres de la clinique. Il lui plaisait aussi que cet hôtel ne soit pas un lieu fabriqué de toutes pièces. Il avait une histoire et beaucoup de cachet. C'était en effet un ancien entrepôt maritime, datant de 1805, réaménagé de façon à la fois chic et rustique. La vue sur l'eau était féérique. Que Hans Christian Andersen ait vécu dans l'une de ces typiques maisons colorées et y ait écrit *La princesse aux petits pois* (qu'elle avait lu et relu étant petite, presque autant que *La petite sirène*), ajoutait encore au charme de l'endroit. Et puis ce numéro 71, c'était sa date de naissance... et celle de Jonas. L'an prochain, elle aurait quarante ans. Elle n'était pas particulièrement superstitieuse, au contraire. Mais tout de même, elle y voyait les meilleurs auspices.

Myriam était de ces femmes actives qui conduisent leur vie privée comme leur carrière : avec détermination et un brin de masculinité. Elle avait réussi, professionnellement du moins. Elle était directeur financier dans l'industrie pharmaceutique. Après sa prestigieuse école de commerce, elle avait immédiatement trouvé un poste bien payé. Elle jouissait de la reconnaissance de sa hiérarchie et avait évolué très vite. Cela, elle l'avait obtenu grâce à son incontestable *leadership*, à son caractère affirmé (que d'aucuns qualifieraient de têtue), mais aussi grâce à son exceptionnelle capacité de travail. Cet investissement sans limite dans le travail l'avait sauvée du pire, quinze ans plus tôt. Sans cette plongée en apnée dans l'océan infini des chiffres financiers, bilans et retours sur investissement, jusqu'à une heure ou deux du matin parfois, Myriam aurait probablement fini au fond de la Seine, sous le Pont Neuf ou un autre, les poumons noyés d'eau froide et sale.

Myriam se prépara en prenant son temps. Il n'était que sept heures du matin, et elle avait rendez-vous à dix heures. La douche bienfaisante la lava du sel et du mucus déposés sur sa peau par son dernier rêve. Elle s'enivra de la fragrance iodée et rafraîchissante du savon de l'hôtel. Elle souleva sa lourde chevelure torsadée et posa une goutte de *Dior J'adore* sur sa nuque. Elle sourit. En elle se mêlaient une joie qui ne demandait qu'à jaillir et une angoisse qui grandissait de minute en minute. Ce jour était un grand jour, elle l'attendait depuis si longtemps... C'était sûrement le plus grand jour de sa vie. Elle enfila sa robe blanche en dentelle qu'elle adorait, dans laquelle elle se sentait à la fois femme, princesse et petite fille. Elle avait tout minutieusement préparé. Elle voulait être plus belle que jamais. Elle posa un peu de rouge feu sur ses lèvres charnues, un nuage de blush sur sa peau mate à peine marquée par quelques rides. Myriam était une belle femme. Mais aucun homme depuis quinze ans ne l'avait *vraiment* embrassée, ni ne lui avait *vraiment* fait l'amour, avec du *vrai* amour, pur et beau, doux et fort, comme celui que Jonas lui portait. Un amour éternel, aussi... Jonas avait dans ses yeux l'eau bleu-clair des fjords danois, et Myriam y plongeait avec ivresse. Dans ses baisers, il y avait toute la promesse d'un avenir à deux.

Myriam prit son petit déjeuner au calme, toute occupée à ses rêveries. Elle toucha à peine aux Kanelstang et Kløbenbollen qu'elle avait pris sur le buffet. Elle sirota son Darjeeling, le regard perdu au-delà des façades multicolores de Nyhavn, au-delà des bateaux glissant souplement sur le canal, au-delà du visible. Elle pensait à Jonas. Rien n'avait pu le lui faire oublier ; ni le travail acharné, ni les amants pâles d'une nuit, ni les amis patients qui la sortaient au théâtre ou au restaurant pour lui changer les idées. Ce qu'elle voyait quand elle pensait à Jonas, ce n'était pas le beau gaillard souriant, à la chevelure hésitant entre roux et blond, à la barbe aux reflets cuivrés, qu'il avait été. Ce n'était pas le nageur époustouflant raflant tous les prix, au corps de statue grecque à la perfection inouïe. Pour être tout à fait honnête, Jonas n'avait pas un corps *totale*ment parfait. Il était né, en 1971, dans une petite maternité de Copenhague, avec une malformation au pied droit, une syndactylie. Pendant qu'il baignait dans le liquide tiède au creux du ventre de sa mère, la nature n'avait pas tout à fait fini son œuvre. Deux orteils étaient restés soudés. Jonas avait mis du temps à accepter ce défaut, mais il avait fini par trouver sa façon à lui d'en parler. « J'ai de la chance... C'est comme une palme naturelle et ça me fait gagner des dixièmes de secondes à la brasse et au papillon ! », ou alors « Je suis né au pays de la petite sirène, j'aurais pu naître avec une queue de poisson ! Finalement j'ai de la chance... ». Cette capacité d'autodérision avait plu à Myriam.

Le menton au-dessus de sa tasse de thé, Myriam feuilletait les dernières pages de son album photo mental. C'était les pages les plus bêtement vivaces, les plus désespérément tenaces. Elle y voyait un homme qui

faisait plus que ses vingt-cinq ans. Les muscles de son corps d'athlète s'étaient évaporés. Mais ce qui s'était imprimé à jamais dans la mémoire de Myriam, c'était ce crane stérile, déserté par la belle crinière rousse. Jonas avait lutté de toutes ses forces contre le cancer qui avait envahi ses canaux lymphatiques. Les rêveries et les folies d'amoureux, les projets de mariage et d'enfants (ils en voulaient trois), avaient laissé place à l'inquiétude, à l'angoisse, à la douleur. Et finalement à la mort.

L'air tiède de ce début juin annonçait l'été. Myriam décida de marcher jusqu'à la clinique. Arrivée devant le 36-38 St. Kongensgade, elle poussa la lourde porte en verre dépoli. Elle se retrouva dans un hall accueillant, lumineux, aux meubles de bois clair. Des bébés aux joues rebondies et aux yeux immenses couvraient les murs, provocante promesse d'un bonheur parfait. Ici, tout semblait simple comme un sourire d'enfant. Ici, tout était possible, même quand on était seule.

On installa Myriam sur une large banquette confortable, dans une pièce accueillante baignée de musique douce et de lumière tamisée. Elle essaya de se détendre en respirant profondément, comme on le lui avait dit. Pendant tout le temps qu'on s'occupa d'elle, de son corps allongé et de cette partie d'elle si intime, si secrète, si enfouie au plus profond d'elle, elle ferma les yeux et pensa à Jonas. Elle lutta contre les dernières images de lui qui s'imposaient à elle pour se remémorer le vrai Jonas. Elle vit ses yeux bleus troubles s'approcher d'elle et la désirer. Elle sentit le soyeux de sa barbe caresser son menton et le piquant de sa moustache irriter ses lèvres. Elle huma sa peau claire qui sentait un peu la bière blonde. Elle sentit ses mains se poser sur elle, l'effleurer d'abord puis insister et descendre vers les profondeurs obscures et tièdes de sa féminité. Elle sentit...

« Voilà, Madame, c'est terminé. Tout s'est très bien passé. Vous pouvez rester ici quelques instants à vous reposer si vous le souhaitez. Prenez tout votre temps ».

La grossesse de Myriam se déroula mieux qu'elle ne l'avait imaginé. Elle essayait de prendre soin d'elle-même autant que de ce petit être aquatique qui poussait en elle à l'abri, en toute confiance. Au quatrième mois elle le sentit bouger. C'était subtil, de simples frôlements, Elle en était émue aux larmes.

Elle allait à la piscine le dimanche matin à huit heures, quand elle arrivait à se lever. A cette heure-là, il y avait moins de monde. Le grand rectangle bleu apaisait ses angoisses.

Myriam faisait des rêves récurrents de baleines monstrueuses qui la dévoraient, de poissons glissant entre les plis glauques de l'eau et la frôlant avec insistance. Sa peau se couvrait alors brutalement d'écailles argentées et visqueuses. Elle se réveillait en sueur, terrorisée. D'autres nuits, elle était la petite sirène statufiée de Copenhague, condamnée à

rester accrochée à son rocher pour l'éternité. Elle ne pouvait pas crier, elle ne pouvait que pleurer en silence. Et elle avait terriblement froid.

Le 1^{er} mars, une semaine avant le terme, Myriam perdit les eaux. Sa meilleure amie l'emmena à l'hôpital. Le travail commença lentement.

Si c'était un garçon, elle l'appellerait Jonas, bien sûr. Elle espérait qu'il aurait ses cheveux et ses yeux, son intelligence aussi. En tout cas, elle avait tout fait pour. Et si c'était une fille... elle hésitait encore entre Ondine et Solvej. Elle se disait que ce serait au bébé de choisir, le moment venu.

Le 2 mars à 10h35, on lui posa un bébé fripé et violacé sur la poitrine, avant de le lui retirer pour lui donner les premiers soins.

De retour dans sa chambre, seule, Myriam reçut la visite du médecin de la maternité. Il voulait savoir comment Myriam se sentait, comment elle avait vécu l'accouchement, si elle avait de la famille, des amis... Il avait manifestement quelque d'important à lui dire mais cherchait ses mots. *« Madame, je dois vous dire... Je vous assure, votre petite fille va bien, elle est en bonne santé. Mais elle a, elle a... une... particularité. Nous faisons actuellement des examens complémentaires. Voilà, elle a ce qu'on appelle... une syndactylie. En fait, quand les organes se forment, in utero, il arrive que les orteils ne s'individualisent pas totalement et restent un peu soudés. Voilà, votre fille a le deuxième et le troisième orteil du pied droit soudés. Ça s'opère quand l'enfant est plus grand, vous savez. Cela ne l'empêchera pas de marcher, d'avoir une vie normale... »*. Pendant que le médecin ajoutait précaution oratoire sur précaution oratoire, un étrange sourire de joie fleurit sur le visage fatigué de Myriam.

Jonas venait de lui faire un sacré clin d'œil.

Maintenant, c'était évident. Sa fille, *leur* fille, s'appellerait « Ondine », comme la petite sirène. Elle avait hâte de la prendre dans ses bras.

2ème prix

L'imprévu

Florent Vivarelli

L'imprévu

A tâtons dans le noir de sa chambre, Ian cherche ses pantoufles et son portable, butant sur tous les obstacles qu'il a laissé traîner hier soir en se vautrant sur son lit après son astreinte de 24h et qu'il pensait pouvoir enlever aujourd'hui, sauf qu'aujourd'hui ne commence pas du tout de la manière dont il l'avait prévu, c'est plutôt même l'exact inverse d'un jour de repos tel qu'il aime en profiter qui se profile : d'abord, il y a eu cet appel de M. Carpette, son plus gros client, sur qui il est tombée, pendant la nuit, une mise en examen, événement déjà largement suffisant pour transformer une journée paisible en marathon entre le commissariat, le tribunal et son bureau, et, une fois cette première nouvelle désagréable digérée, le constat de cette panne de courant paralysant sa maison – condamnant Ian à se préparer dans le noir total, ses stores électriques étant complètement clos, idéal pour entamer une journée pareille –, avait confirmé que tout allait être long et difficile aujourd'hui.

Ian met rapidement de côté l'idée de prendre un petit déjeuner chez lui, cafetière et compagnie ne lui seront d'aucun secours, il se contente d'un grand verre d'eau et d'une toilette rapide à la lumière blafarde de son écran de téléphone. En arrivant à sa voiture, qu'il avait, par chance, garée dehors et pas dans le garage dont la porte est scellée par l'absence de courant, Ian se sent comme engourdi et ralenti, ses gestes sont imprécis, ses doigts manquent deux fois la poignée de la portière avant de finalement l'attraper, il laisse tomber plusieurs fois ses clés en essayant de mettre le contact et surtout sa tête lui semble lourde, affreusement lourde, lourde et douloureuse même, surtout quand il claque un peu trop fort la portière et que le bruit résonne pendant trois bonnes minutes, ricochant d'un côté à l'autre de son crâne ; Ian pense : le manque de sommeil, assurément.

Il finit par tourner la clé et le moteur de sa berline ronronne agréablement et l'autoradio se met en route et ce sont des rires, des rires interminables et presque hystériques qui sortent des enceintes, et Ian parvient malgré tout à reconnaître la voix rassurante de la météo au milieu de ces éructations quasi-animales. Un peu surpris par la diffusion de ce vacarme sur une fréquence étatique habituellement bien plus sérieuse, Ian coupe la radio.

*

S'il y a bien quelque chose que Lola sait reconnaître, ce sont les yeux des alcooliques gravement atteints, les yeux de ceux qui, dès leur réveil, n'envisagent même pas de sortir de chez eux sans avoir éclusé quelques bières ou une cafetière chargée au calva, et qui, une fois dans la rue, tentent de masquer leur ébriété en affichant un regard qu'ils voudraient

détaché mais sérieux alors que n'importe quel passant qu'ils croisent lit sans le moindre effort le mot alcool gravé sur leur rétine ; pendant des années, Lola a eu ce regard. Et, depuis qu'elle est sortie de chez elle ce matin, Lola a l'impression de ne voir que des yeux flous et des regards ivres, et surtout un nombre incalculable d'accrochages et d'accidents de gravité mineure à moyenne, souvent accompagnés de beaucoup plus de coups de klaxon et de haussements de voix que nécessaire. C'est quand elle voit deux hommes en costard-cravate se tournant autour, poings serrés et armés, aux pas incertains et à l'insulte facile – même si l'articulation laisse à désirer –, que Lola met en corrélation deux événements qui, s'ils ne sont pas extraordinaires, ont quand même une certaine dose de bizarrerie en eux : premièrement, le verre d'eau qu'elle boit tous les matins au réveil depuis son sevrage, elle ne l'a pas avalé aujourd'hui, stoppée net par un instinct qu'elle commence à remercier ; deuxièmement, son parrain des AA ne l'a pas appelée, alors qu'il met un point d'honneur à l'encourager chaque jour depuis trois mois.

Laissant de côté les deux boxeurs titubant devant un public maintenant quasiment prêt à rejoindre le combat, Lola rallie un café dont elle connaît un peu trop bien le patron, mais pas le choix, maintenant que l'idée a fait son chemin, elle est obligée de vérifier par l'expérience. Jules, coiffé de son éternel béret venu d'un temps lointain mais qui, dans le cadre vieillot du bar, est parfaitement à sa place, écarquille les yeux en voyant entrer Lola : son zinc est bien le dernier endroit où il s'attendait à la revoir, si tant est qu'il ait imaginé la revoir un jour.

- Tu as du monde ce matin ?
- Quasi personne, même les piliers ne sont pas là.
- Et tu ne te demandes pas pourquoi ?

*

- Stoppe à la mitraille, c'est Maître Ian !
- Et pourquoi pas sur lui ?!
- Parce que c'est un bon pote, Maître Ian... Et pis, ça va... On doit quand même en garder un peu des minuties...des munions... des balles !

Empêtré dans sa robe qu'il a tenu à mettre dans sa voiture au moindre ralentissement sur son trajet, comme il le fait chaque fois qu'il est en retard, opération qui, aujourd'hui, à cause de cet étrange état dans lequel il se trouve, ne s'est pas déroulée de manière très fluide, Ian regarde les impacts de balles sur sa voiture, puis les trois policiers hilares, puis de nouveau les impacts et sans trop savoir pourquoi, il se met à rire avec eux. Ça dure un moment, jusqu'à ce qu'aucun d'entre eux ne se souvienne de la raison première du rire, s'il y en a eu une, et, une fois le silence retombé sur le parking du commissariat, Ian se rappelle du motif de sa visite et fait savoir au chef de brigade qu'il désire voir M. Carpette et boire un verre d'eau, l'eau étant assurément sa priorité,

précise-t-il. Sur le chemin en direction du robinet, le chef de brigade l'entretient de l'état gravissime de perdition dans lequel se trouve la société, proposant toute une série d'exemples confus et digressifs mélangés à des solutions brouillonnes qui, selon le chef de brigade, permettraient de remédier aux problèmes déjà cités, et quand, une fois arrivés à destination et après s'être désaltéré, Ian se permet de lui demander de quels problèmes il s'agit, le chef de brigade, vexé de l'inattention de Ian, tente de reprendre les choses depuis le début, mais il ne sort de sa bouche qu'un foisonnement de paroles encore plus incohérentes qu'auparavant, mais qui résonnent étrangement dans le cœur de Ian.

*

Lola grimace par réflexe avant de boire mais cette fois-ci, rien ne se passe : le jus de pomme qu'elle a dans la bouche n'est que du jus de pomme. Aucune trace de ce pseudo-alcool dans ce verre, elle l'aurait senti de suite, comme elle l'a senti avec l'eau du robinet, l'eau en bouteille, le jus d'orange et la dizaine de sodas qu'elle et Jules ont testé avant de s'attaquer au jus de pomme. Si elle en avait le temps, elle chercherait volontiers une explication au phénomène, mais c'est précisément ce dont elle manque, de temps : dehors, les cohortes d'ivrognes commencent à s'entre-tuer, la moindre anicroche dans la rue conduit à des dialogues hargneux qui dégénèrent rapidement en bagarre générale que les flics tentent de calmer en tirant dans le tas – ou plutôt en essayant de tirer dans le tas, ce qui évite un trop grand nombre de morts et de blessés, pour l'instant.

Jules suggère de poser une planche sur deux tréteaux devant son bar et de distribuer du jus de pomme avant que les choses ne dégénèrent trop sévèrement, et, même si elle se souvient de toute leur histoire et surtout de sa fin, Lola ne peut s'empêcher d'avoir un instant de nostalgie en retrouvant la spontanéité de Jules.

*

M. Carpette passe brièvement dans l'esprit de Ian : le fait qu'il soit depuis plusieurs heures en cellule sans nouvelles de son avocat doit certainement mettre en rogne l'homme d'affaires, mais après tout, son cas peut bien attendre, l'avenir du monde est bien plus important qu'un destin personnel, non ? Le chef de brigade répond que oui et Ian est surpris – il ne savait même pas qu'il parlait à haute voix – et le chef de brigade enchaîne sur une harangue qui fait vibrer les âmes des policiers présents dans le fourgon, y compris celle du chauffeur qui, d'un mouvement enjoué, envoie le véhicule dans un lampadaire. Un peu secoué, le chef de brigade hurle à l'agression et ordonne des représailles et le fourgon de Ian, ainsi que les six qui suivent, déverse une horde de policiers venus remettre de l'ordre dans ce monde en perdition.

*

Les premières bouteilles de jus de pomme commencent à être distribuées quand Lola entend un bruit sourd un peu plus haut dans la rue, suivi de ce qu'elle prend pour des cris de guerre comme on en entend dans les films hollywoodiens et elle tapote sur l'épaule de Jules en voyant débarquer un troupeau de flics – au milieu duquel se trouve un avocat ou un flic déguisé en avocat, tout est possible aujourd'hui – complètement cuits et visiblement d'une humeur plutôt belliqueuse. Jules s'empare d'une dizaine de petites bouteilles et s'approche des uniformes.

*

Le pistolet que Ian a en main, il ne sait pas d'où il vient mais il se sent plus en sécurité comme ça, après tout, le chef de brigade a raison, tous les passants sont des dangers potentiels, on n'est jamais trop prudent, surtout dans un monde en perdition comme celui-là. Ian panique un instant en voyant foncer sur lui un individu agressif le menaçant avec des bouteilles de verre, masquant son regard de délinquant sous un béret, mais le poids du pistolet dans sa main le rassure.

*

Le coup de feu qui touche Jules en pleine poitrine est le premier qu'on entend résonner dans la rue, et c'est la dernière chose dont Lola sera certaine toute sa vie. Le reste ne sera qu'un cauchemar d'où elle ne pourra sortir, ni elle ni les autres d'ailleurs, un cauchemar éthylique permanent et possiblement éternel, sauf à comprendre un jour – vraisemblablement lointain tant les recherches sont perturbées par les violences quotidiennes – comment l'eau est devenue poison.

3ème prix

La balade au Lac

Amélie Sudrot

La balade au lac

Je voulais juste voir si y avait des têtards dans le lac. C'était pas vraiment un lac d'ailleurs, plutôt un grand marécage. Justine elle avait pas dit oui tout de suite, elle avait laissé traîner sa réponse dans sa tête, faisant mine d'être occupée. Mais je savais qu'elle aussi elle voulait les voir s'agiter dans l'eau. Pour rejoindre le lac, faut d'abord longer la route, faire attention aux voitures. Maman nous avait toujours dit de marcher en leur faisant face, pour qu'elles nous voient et qu'on soit pas surpris. Mais pour moi la seule différence c'est qu'une voiture qui vous fonce dessus, on la voit arriver grosse comme une maison, on n'y échappe pas. On avait mis nos bottes et nos K-way parce qu'il avait plu et que le ciel était encore gris plomb. Juju a laissé un mot à maman avec un cœur à la fin. On voyait jamais nos parents avant dix-neuf heures, alors en rentrant de l'école, avec Juju on faisait notre vie.

- Allez là, t'es pas prêt ? a dit ma sœur. Je t'attends là !

A chaque fois que l'un des deux était prêt avant l'autre, il disait ces mots sur un ton désagréable. Ce que ça pouvait m'énerver.

On a longé le trottoir. J'avais mis ma main dans celle de Juju je me souviens. De son autre main, elle tenait mon bocal, celui qu'avait contenu des cornichons. On a croisé personne, que des voitures pressées de sortir du village. C'est vrai qu'il y avait pas grand-chose à y voir de toute façon.

La maison du bout c'est la plus moche : une cour en triangle, toute bétonnée et grillagée, avec des meubles à moitié cassés, des pneus, de la ferraille, des jouets sales. Mais on aimait bien passer devant, parce qu'il y avait Ralph. Ralph c'était un canard blanc, avec un bout de visage rouge, comme brûlé. On lui avait donné le prénom de Papy parce qu'il marchait pareil après son opération. Maman, elle m'avait dit que c'était un canard de Barbarie, alors j'avais demandé où c'était la Barbarie. Elle avait rigolé, ça existe pas ce pays, d'Amérique du Sud il vient. Elle m'avait montré sur une carte et j'avais imaginé toute la distance qu'il avait parcourue pour se retrouver enfermé ici, les pattes à frotter le béton. Quand il nous a vu Ralph, il a caqueté en trémoussant sa queue en houpette. Il avait des petits yeux tout noirs, comme les billes qu'on s'échangeait à la récré. J'ai tendu la main pour le caresser mais Justine elle a dit non, que ça se caresse pas si facilement ces bêtes-là. On a tourné à droite pour suivre le chemin de terre tout mince entre le champ de maïs et la forêt. Les arbres craquaient et en se concentrant on pouvait entendre les gouttes toucher le sol et ça brillait comme des perles de pluie. C'était l'expression de Justine, des perles de pluie. Des flaques avaient creusé la terre. J'ai lâché sa main, et sauté dedans pieds joints mais les flaques étaient plus profondes que ce que je pensais et

j'ai senti le liquide imprégner mes chaussettes à la manière du sopalin.
J'ai rien dit.

Derrière nous, une voix d'adulte :

- Bonjour.

Je me suis retourné, Juju la regardait déjà : une grande femme, mince, les cheveux pendants, un foulard chic autour du cou, et les pieds dans des sortes de chaussons de danse. Elle s'est rapprochée de nous en regardant où elle marchait et en sautillant pour éviter d'enfoncer ses pieds dans la terre molle. Ça lui donnait l'air d'un moineau.

- Vous êtes tout seuls ?

Je regardais le dos de ma sœur qui regardait la femme.

- Non, a dit Juju.

Puis

- Y a notre père qui est pas loin.

Je me demande encore pourquoi elle a répondu ça.

- Oh, vous le rejoignez alors ?

- Non. Il nous rejoint au lac.

- Le lac ?

Juju s'est retournée pour regarder le lac alors qu'on le voyait pas de toute façon de là où on se trouvait. La femme gardait ses mains dans ses poches et s'agitait.

- Je peux vous accompagner ?

Elle a souri sans ouvrir la bouche. Je voyais pas l'expression de Juju, alors je ne savais pas si c'était une bonne chose ou pas.

- Si vous voulez mais il va pas tarder.

- Je serai plus rassurée de pas vous laisser tout seuls. Et puis, je ne suis jamais allée jusqu'au lac.

Juju a attrapé ma main au passage et on a marché tous les trois côte à côte. Le champ de maïs a laissé place à la forêt, plus sombre, les arbres accrochés les uns aux autres par le dessus formaient un tunnel de branches.

- Vous habitez au village ?

- Oui et on va à l'école à Oimont, j'ai dit sans réfléchir.

Juju a serré ma main fort, j'ai crié « Aïe » en appuyant la fin du mot et en lui faisant les gros yeux.

- J'habite à Oimont depuis six mois, je travaille au magasin de vêtements à côté du supermarché. Vous connaissez ?

- Oui on a déjà acheté des trucs là-bas, a dit Juju en gardant la tête baissée. On vous a jamais vue.

- Si. Enfin sûrement. Votre papa il est venu plusieurs fois, c'est celui avec les lunettes ? Adel ?

- Comment tu sais ? j'ai dit.

- Je suis un peu magicienne. Vous avez quel âge ?

- Sept ans.

- Onze, a dit Justine.
- Onze ans trois quarts, j'ai complété.
- Ça veut dire que c'est bientôt ton anniversaire ?! Je pourrai te faire un cadeau si tu viens au magasin !
- C'est pas la peine, a répondu ma sœur.

En arrivant au lac, y avait que nous trois. L'eau était montée avec la pluie et paraissait noire. J'ai couru au bord.

- Attends-moi, a dit Juju.

Je me suis accroupi pour scruter sous la surface à la recherche de petites ombres noires, surface qui semblait avoir été saupoudrée de cendre.

C'est le dernier printemps où on y est allés. L'année d'avant, en levant l'épuisette, j'avais regardé se débattre sur le filet une dizaine de têtards et dès le retour je les avais transvasés du bocal de cornichons à un récipient plus grand posé à côté de la télévision, pour qu'on les voit bien. Il avait fallu au moins deux semaines pour que les pattes commencent à se former mais c'est tout. Aucun n'avait réussi à devenir adulte. J'avais pleuré pendant des heures au fond du jardin derrière la haie. On était retournés dans la forêt pour les enterrer et, sur une fleur de pissenlit, j'avais déposé un gros caillou pour me rappeler l'emplacement.

Juju s'est accroupie près de moi et, à peine qu'elle avait les yeux posés sur l'eau, elle a dit :

- Y en aura pas cette année on dirait !
- Vous cherchez quoi ? a dit la femme.

Juju s'est relevée.

- Des grenouilles.

Au mouvement qu'a fait la femme, j'ai compris que ça l'intéressait pas. Elle a pas posé d'autres questions et a sorti de son sac une bouteille rose marquée de dessins de fleurs. Elle a bu à petites gorgées, les lèvres pincées et ensuite l'a tenue serrée contre elle des deux mains, faisant crisser le plastique, le même bruit que du papier bulle.

- Il est où votre père ? C'est normal qu'il vous laisse seuls aussi longtemps ?
- Il a dû trouver des girolles, a dit Juju en attrapant une pierre pour la lancer le plus loin possible dans le lac.

La femme a hoché la tête. Ça se voyait qu'elle était pas du coin et connaissait rien à la nature, elle aurait su sinon que les girolles ça se ramasse pas au printemps. Elle a rangé la bouteille, gratté d'un ongle un coin de sa bouche qu'était aussi rouge qu'un coquelicot puis nous a souri.

- Je vais vous montrer comment faire des ricochets si vous voulez ? Elle a cherché un caillou.

- C'est pas la peine je sais faire, a dit Justine.

Mais la femme ne l'a pas écoutée.

- Voilà, celui-là il est bien !

Elle a plié ses jambes et penché son corps en arrière mais au moment de faire le geste, son sac à main a dégringolé de son épaule et le caillou a coulé.

- Je suis un peu rouillée.

Elle a rigolé puis fixé les arbres en rongant ses ongles.

- Faut pas ronger ses ongles, j'ai dit.

- Tu l'as jamais fait toi ? Elle a répondu en me fixant.

- Si, mais plus maintenant.

- C'est quand on a des soucis. Quand t'as une mauvaise note à l'école, ou quand ton papa il est pas gentil, tu vois ?

J'avais pas compris. La femme supportait pas le silence.

- Vous êtes sûrs qu'il y a rien ? Vous avez bien regardé ?

Elle s'est accroupie en posant son sac sur ses cuisses et m'a fait un geste autoritaire.

- Allez ! Regarde avec moi !

Je me suis baissé. Elle a déposé sa main sur ma nuque.

- A trois on va bien trouver !

- Il faut qu'on le rejoigne maintenant, a dit Justine restée debout.

La femme a gardé sa main accrochée à ma nuque. J'étais si près de la surface que je pouvais sentir l'odeur de chien mouillé qui se dégageait de la vase au fond.

- On dirait qu'ils ont disparu les têtards. Comme votre père.

J'ai regardé son demi-visage, une goutte s'était accrochée à ses cils. Elle a tourné la tête vers moi pour me sourire mais j'ai bien vu que ses yeux étaient comme couverts d'une pellicule d'eau. Elle a caressé mes cheveux de la même manière qu'elle aurait caressé un petit chien et s'est levée.

- Vous parlez pas beaucoup dis donc !

- Faut pas parler aux inconnus elle a dit maman, j'avais répondu fier de moi.

- Je suis pas une inconnue vous savez.

Puis en se tournant vers Justine.

- Je suis vraiment importante pour votre père !

J'ai passé le bocal dans l'eau qui s'y est engouffrée dans un bruit sourd, et je l'ai soulevé à hauteur du ciel pour observer le liquide rempli de petites poussières marines.

- Il y a rien dans le lac, je t'ai dit Jonathan, on va y aller maintenant !
Au revoir madame, a dit Justine en mettant son bras autour de mes épaules.

Je me suis dégagé.

- Si, y en a, c'est obligé j'ai dit ! Pourquoi y en aurait pas ?

Une pluie fine a commencé à tomber, marquant la surface de petits cercles. La femme a dit :

- C'est à cause de vous qu'il ne vient plus au magasin, vous savez ça.

Un filet d'eau coulait sur sa joue. Elle a frappé ses mains l'une contre l'autre, nous faisant sursauter.

- Allez on va le rejoindre maintenant, que je le salue et avant qu'il pleuve trop. Il est où exactement ?

Elle a tiré ses cheveux vers l'arrière pour les attacher. J'avais froid aux pieds, j'en avais assez, je voulais rentrer.

- Vous avez perdu votre langue ? Elle nous fixait. Il est parti par où ?

Justine a montré la partie du bois la plus sombre, les arbres collés les uns aux autres.

- On veut rentrer, j'ai dit fort.

- Non pas tout de suite, d'abord on va trouver ton papa. Allez !

Elle a levé un doigt autoritaire pour nous diriger, mais je voyais bien qu'il tremblait.

On marchait devant avec Justine. Je tenais le bocal des deux mains. Le soleil a fini par se montrer à travers les feuillages et le visage de Justine est devenu tout vert, le mien aussi sûrement mais je pouvais pas le voir. Il y avait encore des feuilles craquantes de l'hiver oubliées là et j'avais l'impression de marcher sur des chips. On a marché un moment. Je savais qu'en continuant on arriverait aux anciens forts des Allemands. Et puis Justine elle a fini par s'arrêter. Devant nous un grand trou, un ancien impact d'obus, invisible de loin.

- Ah il est là en bas, a dit ma sœur, je le vois.

J'ai regardé en bas, je voulais qu'il soit là. La femme nous a dépassés pour s'arrêter au bord en penchant la tête.

- Où ça ?

Alors Justine a tendu les bras et l'a poussée au milieu du dos. La femme a d'abord glissé puis roulé, entraînant avec elle broussailles et feuilles sèches. Elle a pas crié. On entendait que le bruit de la roulade, son corps ressemblait à ces figurines en caoutchouc qu'on lance contre une vitre. Le contenu de son sac s'est éparpillé, j'ai vu la bouteille rose, et avant que la femme s'arrête, Justine a attrapé ma main et m'a tiré derrière elle. J'ai compris que c'était pas le moment d'être un bébé, qu'il fallait courir sans s'arrêter. J'ai senti mon cœur me faire mal à la peau, la main chaude et moite de ma sœur et puis un sifflement dans les oreilles. Il m'a semblé que ça a duré des heures. J'ai jamais couru aussi vite depuis. Devant la maison du bout du village, on s'est enfin arrêtés. Ralph a dressé son cou et gonflé ses plumes en nous voyant. J'ai croisé son regard. Il a claqué les deux lamelles de son bec l'une contre l'autre.

- On lui a fait peur !

- Tu dis n'importe quoi ! Allez viens ! Et laisse ce bocal à la fin, y a rien dedans, a dit Justine en me l'arrachant des mains pour le balancer dans un fourré.

J'ai plus rien dit. Je me souviens juste que j'ai pensé alors que si le bocal s'était pas cassé, je reviendrais le chercher plus tard, et qu'il y aurait peut-être dedans un têtard né de la cendre.

REMERCIEMENTS AUX MEMBRES DU JURY
DU CONCOURS DE NOUVELLES 2017 :

MARIE-JO MERCHEZ
SYLVIE GONZALEZ
FATIMA ZENATI
SARAH MARCHAIS
BRIGITTE DUJARDIN
JEAN-PHILIPPE DEQUIN
ARNAUD LAIMÉ
THIERRY KIEFER
LAURENT JARFER